

ROTHSCHILD

ABBE JOSEPH LEMANN

LES CONTEMPORAINS, N° 173, 2 FEVRIER 1896

I. LA MAISON DE L' "ENSEIGNE ROUGE" DANS LA VIEILLE RUE DES JUIFS, A FRANCFORT : BERCEAU ET COMMENCEMENT D'UNE DYNASTIE FINANCIERE

Goethe a décrit ainsi l'aspect de la *Judengasse* ou quartier juif de Francfort : "Rue étroite, triste et sale, aux maisons *enfumées*, à la population grouillante". Il y avait là une maison ornée d'une enseigne *rouge* (*roth Schild*). C'est à cette enseigne, à cet écu rouge, que se rattache le nom de la famille qui allait devenir la plus opulente de l'univers. Une dynastie d'un nouveau genre, devait sortir de cet endroit humilié.

Un certain Moïse Anselme (*Moses Amschel*), brocanteur de curiosités et de vieilles médailles, gagnait sa vie en colportant de village en village sa modeste balle sur son dos. On raconte de lui un trait qui peint bien sa caractéristique prudence. Chemin faisant, il rencontra un jour un de ses compatriotes, colporteur comme lui, mais plus fortuné que lui, puisqu'il possédait un âne. Sur l'offre obligeante qui lui en fut faite Amschel Moses s'allégea de son fardeau, qu'il déposa sur le bât. Arrivés au bord d'un ravin profond, sur lequel on avait jeté un branlant pont de planches, il arrêta l'âne, reprit sa balle, répondant à son compagnon qui le raillait : "Il arrive parfois des accidents dans des passages comme celui-ci, et puisque cette balle contient tout ce que je possède, vous ne me saurez pas mauvais gré d'être prudent". Bien lui en prit de l'être, car l'âne et son conducteur s'étaient à peine engagés sur le pont qu'il s'effondrait sous leur double poids, les entraînant dans l'abîme¹.

Mayer Amschel, son fils, naquit en 1743. Destiné par ses parents à devenir rabbin, il fut envoyé à Fürth pour y suivre un cours de théologie juive ; mais la vocation lui faisait défaut. Son goût le portait à collectionner et à trafiquer de vieilles médailles et anciennes monnaies ; il se lia avec des numismates qui apprécièrent sa sagacité et son jugement, et entra comme employé dans la maison de banque des Oppenheim, de Hanovre. Il y resta quelques années, très estimé des chefs de cette maison. Sobre, économe, actif, il mit de côté quelque argent et s'établit pour son compte, achetant et vendant médailles et monnaies, joignant à ce commerce, dans lequel il était passé maître, celui des objets d'art, des métaux précieux, des avances sur dépôts, jusqu'au jour où il put se consacrer exclusivement aux opérations de banque.

Ce fut lui qui fit l'achat de la vieille maison à *'Enseigne rouge* de la *Judengasse* de Francfort. En y entrant, il en prit le nom, et devint Rothschild. La fortune signa cette appellation.

Il y établit sa femme, Gudula Schnape, la mère de tous les Rothschild, des cinq Crésus modernes. L'humble juive n'allait-elle pas faire pendant à Marie-Lætitia Ramolino, la mère de la famille des rois du nom de Napoléon ? Disons, en passant qu'elle ne consentit jamais à quitter, pour un plus brillant séjour, la maison de *'Enseigne rouge* : elle l'habita jusqu'en 1849 ; elle s'y éteignit doucement, dans sa quatre-vingt-seizième année.

A sa réputation d'habileté, Mayer Anselme-Rothschild joignait celle d'une rare intégrité. On l'appelait l'honnête juif. Il sut gagner la confiance du landgrave ou électeur de Hesse-Cassel, Guillaume IX. Ce souverain s'était formé un trésor, un amas d'or, de pierres précieuses. En 1806, survint la grande débâcle des petits princes allemands : leurs principautés furent envahies de toutes parts par les armées de Napoléon. On vint annoncer à Guillaume IX l'envahissement de ses petits États : précipitamment, il fit venir en secret, dans son palais, Mayer-Anselme. De cette entrevue et de ce qui la suivit date la grandeur de la maison Rothschild.

Les détails précis en étaient peu connus. Les mémoires d'un témoin, d'un contemporain, du général baron de Marbot, ont apporté une lumière propice ; laissons-le parler :

"Obligé de quitter Cassel à la hâte pour se réfugier en Angleterre, l'Électeur de Hesse, qui passait pour le plus riche capitaliste d'Europe, ne pouvant emporter la totalité de son trésor, fit venir un juif francfortois, nommé Rothschild, banquier de troisième ordre et peu marquant, mais connu pour la scrupuleuse régularité avec laquelle il pratiquait sa religion, ce qui déterminait l'Électeur à lui confier 15 millions en espèces. *Les intérêts, de cet argent devaient appartenir au banquier qui ne serait tenu qu'à rendre le capital.*

"Le palais de Cassel ayant été occupé par nos troupes, les agents du Trésor français y saisirent des valeurs considérables, surtout en tableaux ; mais, on n'y trouva pas d'argent monnayé. Il paraissait cependant impossible, que, dans sa fuite précipitée, l'Électeur eût enlevé la totalité de son immense fortune. Or, comme d'après ce qu'on était convenu d'appeler les *lois de la guerre*, les capitaux et les revenus des valeurs trouvées en pays ennemi appartiennent de droit au vainqueur, on voulut savoir ce qu'était devenu le trésor de Cassel. Les informations prises à ce sujet ayant fait connaître qu'avant son départ l'Électeur avait passé une journée entière avec le Juif Rothschild, une Commission impériale se rendit chez celui-ci, dont la caisse et les registres furent minutieusement examinés. Mais, ce fut en vain : on ne trouva aucune trace du dépôt fait par l'Électeur. Les menaces et l'intimidation n'eurent aucun succès, de sorte que la Commission, bien persuadée qu'aucun intérêt mondain ne déterminerait un homme aussi religieux que Rothschild à se parjurer, voulut lui déférer *le serment*. Il refusa de le prêter ; il fut question de l'arrêter ; mais l'empereur s'opposa à cet acte de violence, le jugeant inefficace. On eut alors recours à un moyen fort peu honorable. Ne pouvant vaincre la résistance du banquier, on espéra le gagner par l'appât du gain : on lui proposa de lui laisser la moitié du trésor s'il voulait livrer l'autre à l'administra-

¹ *The Rothschilds*, JOHN REEYES, Londres, 1887. *Revue des Deux-Mondes*, 1888 : *Les Grandes Fortunes en Angleterre*.

tion française ; celle-ci lui donnerait un récépissé de la totalité, accompagné d'un acte de saisie, prouvant qu'il n'avait fait que céder à la force, ce qui le mettrait à l'abri de toute réclamation ; mais la probité du juif fit encore repousser ce moyen, et, de guerre lasse, on le laissa en repos.

"Les 15 millions restèrent donc entre les mains de Rothschild depuis 1806 jusqu'à la chute de l'Empire, en 1814. A cette époque, l'Électeur étant rentré dans ses Etats, le banquier francfortois lui rendit exactement le dépôt qu'il lui avait confié. Vous figurez-vous quelle somme considérable avait dû produire, dans un laps de temps de huit années, un capital de 15 millions entre les mains d'un banquier juif et francfortois !... Aussi, est-ce de cette époque que date l'opulence de la maison des frères Rothschild, qui durent ainsi, à la probité de leur père, la haute position financière qu'ils occupent aujourd'hui dans tous les pays civilisés"¹.

Ce ne fut pas le vieux Mayer-Anselme qui eut la consolation de remettre entre les mains de l'Électeur le trésor confié, ce soin fut laissé à son fils Nathan (en 1814). Le fidèle dépositaire était mort, le 13 septembre 1812. Avant de mourir, il avait rassemblé autour de son lit ses cinq fils, Anselme, Salomon, Nathan, James et Charles, et leur avait dit : *Restez toujours fidèles à la loi de Moïse; - ne vous séparez jamais ; - ne faites rien sans les conseils, de votre mère ; si vous observez ces trois préceptes que je vous donne, vous deviendrez riches parmi les plus riches, et le monde vous appartiendra*². On doit convenir qu'il y avait dans ces recommandations quelque parcelle de l'ancienne grandeur patriarcale ! Les prédictions du vieux Francfortois devaient se réaliser. Une dynastie financière était fondée³.

II. NATHAN ROTHSCHILD ET LE DUC DE WELLINGTON

A la mort du père, les cinq fils, tout en restant unis, se répandirent dans le monde : Salomon alla à Vienne, Nathan se fixa à Londres, James vint à Paris, Charles, prit Naples, tandis qu'Anselme, l'aîné, celui qui portait le nom du père, garda la maison de Francfort.

Cinq Rothschild tenaient ainsi les cinq grands marchés financiers de l'Europe. Forts de leur union, de leurs capitaux accumulés, du nom de leur père, ils étaient prêts à profiter des événements qui se précipitaient, des changements que devait amener la chute de l'Empire, imminente et prévue. Sentinelles d'un nouveau genre, ils se renvoyaient l'un à l'autre, de leurs observatoires, le mot de garde des anciens remparts de Jérusalem : *Sentinelles, qu'avez-vous recueilli de cette nuit ? Senti-*

¹ *Mémoires du général baron Marbot*, t. I, ch. xxxi.

² *The Rothschilds*, JOHN REEVES. *Revue des Deux-Mondes*, 1888

³ *Le Pèlerin* du 18 décembre 1892, n°833, p. 713, parlait ainsi :

"Une famille juive possède à elle seule plus de trois milliards, c'est-à-dire dix fois autant que toutes les communautés réunies. Et le père de cette famille allemande, venue de Francfort, il y a seulement un siècle, Anselme Mayer Rothschild, vendait, dans cette ville, des articles de pacotille, la balle au dos".

"Les trois fils de Noé, écrit M. Dubourg, se partagèrent le monde pour le peupler ; les cinq fils de Rothschild se partagèrent l'Europe pour l'exploiter. Anselme, l'aîné, eut Francfort et l'Allemagne. Salomon eut Vienne et l'Autriche. Nathan choisit Londres et l'Angleterre. La défaite de Waterloo arrondit sa petite fortune de vingt millions. On doutait du succès en Angleterre, et les fonds baissaient, baissaient. Lui, en bon juif, dès qu'il sut le désastre, par les juifs qui suivaient l'armée pour achever les blessés et dépouiller les cadavres, il arriva le premier en Angleterre par une tempête effroyable, acheta tant, qu'il put et annonça sa victoire... après la bourse.

Charles s'établit à Naples, mais il a fui devant l'unité italienne, et sa famille est en France. "James, le Benjamin de sa famille, s'est adjugé la part du lion, dans Paris et la France. C'est le fondateur de la dynastie française d'Israël ; il est mort en 1868, laissant, lui ainsi, cinq garçons :

1° Alphonse, qui habite, à Paris, le magnifique hôtel de Talleyrand, rue Saint-Florentin.

2° Nathaniel, mort. Il a eu deux fils ; l'un, Edmond, qui perdit, en jouant contre l'Union générale, en 1881, et se suicida ; l'autre, Arthur, qui est le propriétaire du yacht princier *Eros*.

3° Salomon, mort.

4° Gustave, qui a perdu, il y a quelque temps, plusieurs millions à la Bourse. On se contenterait volontiers des millions qui lui restent ; mais la famille qui ne l'entendait pas ainsi, réunit en hâte le Conseil pour lui enlever l'administration de ses biens.

5° Enfin, Edmond, qui est un ardent collectionneur : il a payé dernièrement une vieille commode 600 000 francs.

"Trois milliards pour une demi-douzaine de juifs font juste 500 millions pour chacun, c'est-à-dire de quoi posséder 500 châteaux de millionnaires avec dépendances et revenus assortis.

"Comment la juiverie est-elle arrivée là ? par les emprunts qu'ont nécessités nos guerres et nos révolutions, par la finance à tous les degrés, et puis par la presse.

"En 1840, un rabbin disait au Congrès de Cracovie : Je propose d'urgence l'attaque contre la presse de tous les pays. Il nous faut à tout prix, le monopole de la presse. Aujourd'hui, les bulletins financiers et tous les grands journaux sont à la solde des juifs. L'Autriche, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne sont envahies par la presse juive.

"On prétend bien à tort, disait l'auteur, que ceux qui régissent la France, ce sont nos députés, nos sénateurs, nos ministres. Eh bien! non, ces Messieurs *régnent, mais ne gouvernent pas*, et, pour être appelés *gouvernants*, ils n'en sont pas moins *gouvernés*. Il y a derrière eux toute la juiverie en général, et la dynastie de Rothschild en particulier. Pénétrez dans toutes les arrière-boutiques du journalisme, de la finance, des théâtres, de la Chambre et du Sénat, et vous trouverez quelque juif en train de compter quelque argent, en train d'acheter quelque conscience".

nelle, qu'avez-vous vu dans la nuit ? (Isaïe, XXI, 11).

Le Rothschild de Londres était Nathan. C'est lui que son père avait chargé de rapporter à l'Electeur de Hesse les 15 millions confiés. Ils les avait eus, du reste, en sa possession dès 1806, pour les faire valoir : "Mon père m'avait expédié ces fonds dont, je tirai si bon parti, que le prince me fit plus tard présent de tout son vin et de son linge"¹. Ce Rothschild anglais était de beaucoup le plus original de la famille. Lorsqu'il s'était établi en Angleterre et qu'il avait tenté la fortune au Stock-Exchange (Bourse de Londres), les premières fois, on s'était peu occupé de lui, "et les têtes grises des vétérans de la Bourse traitèrent avec quelque dédain le fils du banquier de Francfort". Mais il avait conquis rapidement sa place, quand on l'avait vu "en cinq années retourner 2500 fois son capital", organiser un service spécial de courriers, consacrer des sommes considérables à l'achat de pigeons voyageurs, multiplier les moyens d'informations sûres et promptes". La chute de l'Empire et la bataille de Waterloo devaient lui fournir l'occasion décisive d'inaugurer, sur le premier marché du monde, sa suprématie financière².

Nathan Rothschild avait pour ami le duc de Wellington. Cette amitié datait de la guerre d'Espagne. Le gouvernement britannique, fort embarrassé pour faire parvenir régulièrement au duc de Wellington les fonds qui lui étaient nécessaires, s'était adressé à la maison Rothschild. Elle s'en acquitta avec ponctualité, inaugurant une neutralité qui consistait à fournir de l'or à ceux qui croisent le fer. Le poète a dit :

De peur d'endosser la cuirasse,
Tu sers avec fidélité
Une damoiselle de glace
Qu'on appelle *Neutralité*³.

Dans la maison Rothschild, la damoiselle était d'or...

Cette mission d'intermédiaire valut à l'opulente maison, en huit années, 1 200 000 livres sterling (30 millions), et créa des rapports étroits entre le duc de Wellington et Nathan Rothschild.

L'Europe respirait, depuis que Napoléon était relégué dans l'île d'Elbe : c'était le triomphe de l'Angleterre.

Tout à coup éclate, comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, la nouvelle du débarquement de l'empereur au golfe Juan, de sa marche rapide sur Paris et de la fuite des Bourbons. L'Europe fut déconcertée et le marché de Londres bouleversé.

Peu après, le duc de Wellington vient prendre, en Belgique, le commandement des forces anglaises ; et Nathan Rothschild, son ami, comprenant que le sort de l'Europe, va dépendre de la première bataille et se fiant peu à la sagacité de ses correspondants, quitte Londres et arrive à Bruxelles. Puis, il suit l'état-major du duc Wellington à Waterloo.

III. MONT-SAINT-JEAN : L'AGONIE DE L'AIGLE SOUS L'ŒIL DU VAUTOUR

L'aigle, "après avoir volé, de clocher en cher, jusqu'aux tours de Notre-Dame", était venu se placer sur un arbre du champ de Waterloo.

A l'opposite, sur une ruine, regardait un vautour.

L'arbre mélancolique de l'aigle n'est pas complètement une fiction. Un contemporain de cette solennelle journée semble s'être appuyé contre ; Chateaubriand a écrit :

"Nous nous trouvions devant un peuplier planté à l'angle d'un champ de houblon ; nous traversâmes le chemin, et nous nous appuyâmes debout contre le tronc de l'arbre, le visage tourné du côté de Bruxelles. Un vent du Sud s'étant levé nous apporta plus distinctement le bruit de l'artillerie. Cette grande bataille encore sans nom, dont nous écoutions les échos au pied d'un peuplier et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, était la bataille de Waterloo !

"Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, nous aurions été moins ému si nous eussions été dans la mêlée : le péril, le feu, la cohue de la mort ne nous auraient pas laissé le temps de méditer ; mais, seul sous un arbre, dans la campagne de Gand, comme le berger des troupeaux qui paissaient autour de nous, le poids des réflexions nous accablait. Quel était ce combat ? Était-il définitif ? Napoléon était-il là en personne ? Le monde, comme la robe du Christ, était-il jeté au sort ? Succès ou revers de l'une ou l'autre armée, quelle serait la conséquence de l'événement pour les peuples, liberté ou esclavage ? Mais quel sang coulait ? Chaque bruit parvenu à notre oreille n'était-il pas le dernier soupir d'un Français ? Était-ce un nouveau Crécy, un nouveau Poitiers, un nouveau d'Azincourt dont allaient jouir les plus implacables ennemis de la France ? S'ils triomphaient, notre gloire n'était-elle pas perdue ? Si Napoléon l'emportait, que devenait la liberté ?⁴"

Napoléon était bien là en personne. Il avait confié de nouveau sa fortune aux champs de bataille, pour y acquérir le droit de tout pouvoir à son gré. Les souverains, réunis à Vienne, avaient mis sa tête à prix, comme aux temps barbares, en la taxant à deux millions. Trois armées, dont l'effectif devait dépasser 800 000 hommes, s'étaient mises en marche pour l'écraser sous leur poids : les Anglais, sous les ordres de Wellington; les Autrichiens, commandés par Schwarzenberg; les Prussiens, par Blücher. Mais Napoléon était encore le génie des batailles ; il venait d'infliger des pertes énormes à Blücher en

¹ *The Rothschilds*, by John Reeves.

² *Ibid.*

³ MAYNARD.

⁴ CHATEAUBRIAND, *Congrès de Vérone*.

avant de Fleurus, au village de Ligny; et quarante-huit heures après, aigle au dernier vol impétueux, il attaquait Wellington au Mont-Saint-Jean, près de Waterloo.

Mais l'aigle était également sa vieille garde. A l'encontre des souverains qui l'avaient exclu d'une manière aussi étrange des lois de l'humanité en mettant sa tête à prix, ses soldats ne pensaient plus qu'à verser une dernière fois leur sang pour le défendre. A son retour de l'île d'Elbe, il leur avait dit, en leur rendant leurs aigles, et en présentant le petit bataillon qui l'avait accompagné dans son île :

"Soldats ! voici les officiers du bataillon qui m'a accompagné dans mon malheur : ils sont tous mes amis; ils étaient chers à mon cœur. Toutes les fois que je les voyais, ils me représentaient les différents régiments de l'armée. Dans ces 600 braves, il y a des hommes de tous les régiments ; tous me rappelaient ces grandes journées dont le souvenir m'est si cher : car tous sont couverts d'honorables cicatrices reçues à ces batailles mémorables. En les aimant, c'est vous tous, soldats de l'armée française, que j'aimais ! Ils vous rapportent ces aigles ; qu'elles vous servent de ralliement ; en les donnant à la garde, je les donne à toute l'armée ; la trahison et des circonstances malheureuses les avaient couvertes d'un voile funèbre ; mais, grâce au peuple français et à vous, elles reparaissent resplendissantes de toute leur gloire. Jurez qu'elles se trouveront toujours et partout où l'intérêt de la patrie les appellera ! Que les traîtres et ceux qui voudraient envahir notre territoire n'en puissent jamais soutenir les regards !"

Un frémissement général dans les rangs de la garde avait été la réponse d'un dévouement jusqu'à la mort : ce dévouement devait tenir sa parole à Waterloo.

C'est bien l'aigle !

En face, regardait le vautour.

Ce n'est pas nous qui infligeons à Nathan Rothschild cette appellation, nous ne faisons que la relater. Dans une brochure que nous avons sous les yeux, datée de l'année 1846, se trouve ce pénible passage :

"La corruption engendre les vers. Les cadavres attirent les vautours. Les grandes catastrophes font vivre les agioteurs. Les destins de l'Europe allaient être décidés à Mont-Saint-Jean. Le vautour avait suivi la trace de l'aigle. Nathan Rothschild était en Belgique, les yeux fixés sur Waterloo¹.

Dans ce peu de lignes, quel portrait ! Ni manteau broché d'or, ni titres de noblesse, ne corrigeront jamais la physionomie de ce Nathan, venu en spéculateur de ce solennel désastre. Les livres d'histoire naturelle caractérisent le vautour par des yeux à fleur de tête : quels yeux à fleur de tête l'anxiété du gain devait donner au financier, qui suivait l'état-major du duc de Wellington !

Alors se déploya le dernier vol de l'aigle ; puis son agonie.

Au Mont-Saint-Jean, Wellington s'était fortifié dans une position défensive, très favorable au froid courage britannique.

En le voyant adossé à une forêt presque sans issue, l'empereur calcule qu'il peut lui faire essuyer un désastre, et malgré la fatigue de ses soldats et une boue affreuse, il n'y résiste pas.

Séparé des Anglais par un petit vallon, par dessus lequel sa grosse artillerie les foudroie, il charge Ney de franchir cet espace et de percer leur centre. Les pentes sont enlevées ; Ney s'établit sur le bord opposé. Des canons, des troupes fraîches, et la bataille est gagnée. Mais, en voulant le suivre, les pièces restent embourbées au pied des hauteurs, et en même temps les réserves sont obligées de faire face à 30 000 Prussiens subitement apparus sur la droite. C'était l'avant-garde de Blücher commandée par Bulow.

En dépit de ces accidents, les Français se maintiennent sur le plateau, et les efforts de Wellington n'aboutissent qu'à retarder sa défaite jusqu'à 7 heures du soir. Il se croit perdu, quand tout à coup une vaste rumeur parcourt le champ de bataille.

Qu'apporte cette rumeur ?

Après avoir battu Blücher à Ligny, Napoléon avait chargé Grouchy de le surveiller et de l'empêcher de passer, tandis que lui-même irait attaquer Wellington au Mont Saint-Jean. Or, dans le milieu du jour, l'avant-garde prussienne. était arrivée au secours des Anglais : elle avait passé. Et vers le soir, Blücher en personne, ayant passé aussi, se présentait avec le reste de ses forces sur le champ de bataille de Waterloo².

"Voilà Grouchy ! enfin Grouchy, mais à temps !" se disent entre eux les braves exténués de l'armée française ! Épouvantable déception, sans pareille dans l'histoire des combats !

Ces braves sont exténués, et les troupes de Blücher sont fraîches. Une nouvelle bataille, à 8 heures du soir, est devenue impossible : ils se rejettent les uns sur les autres. Ce n'est plus une lutte, mais le massacre dans une effroyable déroute.

La garde, cependant, est restée impassible. Elle s'est formée en plusieurs carrés ; avec elle, l'aigle saura mourir !

"Autour de cette phalange immobile, le débordement des fuyards entraîne tout, parmi des flots de poussière, de fumée ardente et de mitraille, dans des ténèbres sillonnées de fusées à la congève, au milieu des rugissements de 300 pièces d'artillerie et du galop précipité de 25 000 chevaux : c'était comme le sommaire final de toutes les batailles de l'Empire.

¹ *Rothschild*, 1846. Paris, chez l'éditeur, 4, rue Colbert Vivienne.

² Les Anglais ont défendu Grouchy contre Napoléon : "L'empereur laisse les Prussiens lui échapper après leur défaite de Ligny, et donne une fausse direction au maréchal Grouchy chargé de les poursuivre avec 33 000 hommes. Par suite de ce mouvement mal ordonné, Grouchy, pendant qu'on se bat à Waterloo, est à Wavre, où il livre un combat inutile au Corps prussien de Thielemann, laissant Blücher libre de se porter au secours de Wellington. A chaque instant, pendant ces journées, Napoléon se montra *négligent, inactif, inabordable et plus semblable à un Darius qu'à un Alexandre*". (SEELEY, *Histoire de Napoléon 1^{er}*).

Deux fois les Français ont crié : Victoire ! Deux fois leurs cris sont étouffés sous la pression des colonnes ennemies. Le feu de nos lignes s'éteint; les cartouches sont épuisées ; quelques grenadiers blessés, au milieu de 40 000 morts, de 100 000 boulets sanglants, refroidis et conglobés à leurs pieds, restent debout appuyés sur leur mousquet, baïonnette brisée, canon sans charge. Non loin d'eux, *l'homme des batailles*, assis à l'écart, écoutait, l'œil fixe, le dernier coup de canon qu'il devait entendre de sa vie"¹.

Il se demanda s'il n'entrerait pas dans un carré de sa garde pour succomber avec elle : ses généraux l'emmenèrent de force.

Retournons à d'autres inquiétudes, celles de *l'homme du gain* :

"Nathan Rothschild s'est mêlé à l'état-major du duc de Wellington. Pendant toute cette journée mémorable du 18 juin, il ne quitta pas le terrain, interrogeant anxieusement Pozzo di Borgo, le général Alava, le baron Vincent, le baron Müffling, passant avec eux de la crainte à l'espoir, voyant tout compromis, quand Napoléon lançait sur les carrés anglais cette masse de 20 000 cavaliers, les plus aguerris et les plus redoutables de l'Europe, estimant tout perdu quand la garde gravit, l'arme au bras, le ravin de Mont-Saint-Jean. Sur ce grand tapis vert où se jouaient les destinées de l'Europe, se jouait aussi sa ruine ou sa fortune. Son étoile l'emporta ; il vit l'invincible colonne osciller, sous les décharges répétées de 200 pièces d'artillerie, comme un immense serpent frappé à la tête, et sentit tout sauvé, quand l'avant-garde de Blücher déboucha des défilés de Saint-Lambert"².

Éperonnant alors son cheval, il regagne Bruxelles l'un des premiers, se jette dans sa chaise de poste et, le matin du 19 juin, il arrivait à Ostende.

IV. LA BARQUE DU MILLIONNAIRE A TRAVERS L'ORAGE ET LE COUP DE BOURSE A LONDRES

La mer est affreuse.

Aucun pêcheur ne veut risquer la traversée. Vainement, Rothschild offrait 500, 600, 800, 1000 francs : nul n'ose accepter. Mais, est-il, quelque chose d'insurmontable à la cupidité ? Enfin, l'un d'eux consent à transporter de l'autre côté du détroit le millionnaire, moyennant une somme de 2000 francs que Nathan compte à sa femme, le pauvre homme doutant fort de revoir sa cabane et sa compagne !

La barque s'éloigne.

Au large, la tempête se calmait. Jamais le proverbe que *la Fortune est avec les audacieux*, ne trouva plus complète application.

Étrange barque, tu peux bien rappeler, par ton audace heureuse, celle de César mais ne rappelles-tu pas plus justement, sur cette mer du Nord, la barque des Normands qui fit pleurer Charlemagne ?...

Le même soir, Nathan Rothschild abordait à Douvres.

"Brisé de fatigue, il réussit cependant à se procurer des chevaux de poste. Le lendemain, on le retrouvait à sa place habituelle, appuyé de côté à l'une des colonnes du Stock-Exchange, le visage pâle et défait comme celui d'un homme que vient d'atteindre un coup terrible. Le désarroi et la stupeur régnaient à la Bourse, et l'abattement de Rothschild n'était guère de nature à rassurer qui que ce soit. On l'observait, on échangeait des coups d'œil significatifs, on prévoyait de désastreuses nouvelles. Ne savait-on pas qu'il arrivait du continent et que ses agents vendaient. Dans la vaste salle silencieuse, secouée par moments de bruyantes clameurs, les spéculateurs erraient comme des âmes en peine, discutant à voix basse l'attitude affaissée du grand financier. Ce fut bien pis quand le bruit courut qu'un ami de Rothschild dit tenir de lui que Blücher, avec ses 117 000 Prussiens, avait essuyé une terrible défaite, le 16 et le 17 juin, à Ligny, et que Wellington, réduit à une poignée de soldats, ne pouvait espérer tenir tête à Napoléon victorieux, libre désormais de disposer de toutes ses forces. Ces bruits se répandirent comme une traînée de poudre dans la cité. Les fonds baissèrent encore ; on considérait la partie comme perdue.

"Pourtant, quelques fous semblaient tenir bon encore, car on signalait, par moments, des achats importants, suivis d'accalmie. On les attribuait à des ordres venus du dehors, donnés la veille par des spéculateurs mal renseignés ; ils se produisaient quand le découragement s'accroissait, intermittents et comme au hasard.

"Cette journée, puis la matinée du demain, s'écoulèrent ainsi. Dans l'après-midi seulement, éclata la nouvelle de la victoire des alliés. Nathan lui-même; visage radieux, la confirmait à qui voulait l'entendre. D'un bond, la Bourse remonta aux plus hauts cours. On plaignait Rothschild ; on supputait le chiffre de ses pertes ; on ignorait que, s'il avait fait vendre par courtiers connus, il avait fait acheter, sur une bien plus vaste échelle, par des agents secrets, et que, loin d'être en perte, il réalisait plus d'un million de livres sterling de bénéfice"³.

Un coup de filet de 30 millions de francs : jamais la mer du Nord ne s'était révélée si poissonneuse !

V. JUGEMENT SUR LE GAIN DE 30 MILLIONS

Que doit-on penser d'un pareil gain ? et quelle impression en est-il resté dans les esprits ?

Il semble, qu'au point de vue de la morale, on doive considérer cinq choses autour de ce lucre tiré de Waterloo.

¹ CHATEAUBRIAND, *Congrès de Vérone*.

² *The Rothschilds*, by JOHN REEVES. Revue des Deux-Mondes, 1888.

³ *The Rothschilds*, by JOHN REEVES. Revue des Deux-Mondes, 1888.

L'entreprise, les chances, l'opération financière, le silence gardé par Rothschild sur l'issue de la bataille, la feinte avec laquelle il a agi.

L'entreprise ? - Elle a été pour lui pleine de fatigues et de dangers.

Les chances ? - Elles ont été incertaines au début, puisque nul batelier ne voulait diriger la frêle embarcation, et qu'il s'est exposé, devant une mer mugissante, à être englouti.

L'opération financière ? - Elle lui était permise, attendu que la Bourse de Londres existait depuis l'an 1571, inaugurée par Élisabeth sous le nom de Royal-Exchange. Maints banquiers et financiers lui donnaient l'exemple des opérations.

Le silence sur l'issue de la bataille de Waterloo ? - Il n'était pas tenu d'en sortir, vu qu'il n'était qu'un simple particulier, sans rôle officiel, nullement chargé de renseigner le public.

Mais la feinte avec laquelle il a agi ? - C'est là la ligne noire sur le lucre des 30 millions.

En apercevant, dans la salle de la Bourse, ce visage abattu, funèbre, de Rothschild, en prêtant l'oreille au récit de la défaite de Blücher à Ligny, on se bêtait de vendre, de débarrasser de ses titres : ne les eût-on pas gardés sans ce visage; sans ce récit ? Les uns disent : C'est probable. Les autres disent : Les mauvaises nouvelles apportées par les courriers officiels et confirmées par les hommes d'Etat suffisaient à l'effondrement du marché. Ils ajoutent: Rothschild n'était pas tenu d'avoir un visage différent des événements connus, ni d'apporter d'autres récits que ceux qui se lisaient au journal officiel. Le mieux pour l'israélite eût été, assurément, de se tenir enfermés chez lui, tout en faisant acheter par des agents secrets les titres en baisse sous l'impression de la débâcle, mais sans augmenter et presser la débâcle par sa présence affaissée et son air lugubre.

A la suite de cette investigation morale, doit-on dire que le lucre de Waterloo tombe sous le coup de la sentence de Mabilon : "Que les fortunes énormes et mal acquises sont un scandale public et révoltant" ?

Les avis seront, sans nul doute, partagés, dans un monde superficiel. Mais le sentiment favorable à Nathan Rothschild aura peine à expliquer et à dissiper l'impression douloureuse qui en est restée dans les esprits, et dont nous ne rapportons que l'écho le plus respectueux :

"Impossible de voir une fortune dont l'origine soit plus honorable (le dépôt confié par le landgrave de Hesse-Cassel).

Mais un fleuve, clair à sa source et dégagé de fange, ne roule pas toujours vers son embouchure des flots aussi limpides... Le lendemain de la bataille de Waterloo, Nathan Rothschild réalisa, sans trouble et sans remords, un coup de filet de 30 millions"¹.

Émue de cette déviation, plus encore que des interprétations défavorables, l'opulente famille s'efforcera, dans la suite, de rappeler la clarté de sa source et de repousser la fange, en creusant, au milieu de sa colossale fortune, un lit superbe à la bienfaisance : La morale chrétienne inspirerait mieux encore !...

VI. UN NOUVEL EMPIRE A L'HORIZON

M. de Chateaubriand, rapportant les pourparlers de hauts personnages après les événements que nous venons de raconter, caractérisait la puissance de l'un d'eux par cette phrase : "*Le MAITRE DES ROIS repartiit : Il faut savoir si on lui en laissera le temps ?*"

Il semble, à la majesté du qualificatif et à la suffisance de la réponse, qu'on soit ramené par l'écrivain à l'épisode de Napoléon à Dresde, alors que, dictant la loi à l'Europe, il était environné d'une cour plénière de rois. Qu'on se détrompe : il s'agissait de Rothschild. La plume de Chateaubriand ne s'est point méprise en écrivant : le maître des rois.

En effet, le soir même où finissait et disparaissait l'empire napoléonien, un autre commençait à poindre sur l'horizon. Étrange empire que celui-là ! il ne ressemblera en rien à tous ceux qui l'ont précédé. Dès 1815 le nom emprunté à *'Enseigne rouge* brille déjà comme celui d'une maison souveraine : le maître des rois s'annonce !

Les moyens que Napoléon a employés pour introduire et asseoir sa dynastie, Rothschild s'en servira aussi, sous une forme nécessairement hébraïque:

Napoléon est entré dans la famille des rois, en soldat couronné, avec armes et bagages ; son mariage fut une conquête. Rothschild y entrera, non par la chambre nuptiale, mais par la chambre du Trésor; et la vieille Europe n'en sera ni moins stupéfaite ni moins silencieuse.

Napoléon avait imaginé de faire des rois. Ne donnait-il pas des trônes à tous ses frères, "afin de créer, disait-il, des points d'appui et des centres de correspondance au grand empire"? La maison Rothschild s'installe et trône bientôt dans cinq capitales de l'Europe, à Francfort, à Londres, à Vienne, à Naples, à Paris. Disposant d'énormes capitaux, les cinq frères établissent dans tous les coins de l'Europe des bureaux de correspondance. On les informe des moindres fluctuations des fonds publics. Ils n'opèrent qu'à coup sûr, et leurs opérations sont enveloppées du secret le plus impénétrable. L'or afflue dans leurs caisses comme une marée toujours grossissante. D'un bout du continent à l'autre, les rois les comblent d'honneurs.

Napoléon disait : "Où est Drouot ?" pour l'artillerie ; "Où est Murat ?" pour la cavalerie. Les rois et les gouvernements diront : "Où est Rothschild ?" c'est la coalition des capitaux qui commence, autrement puissante que celle des armées. Conquistadors d'un nouveau genre, les capitaux marchent plus sûrement à la suprématie que l'épée de César.

Étrange et insolite empire ! redisons-nous. Il n'y aura que l'Eglise qui, en passant devant *'Enseigne rouge*, saluera avec

¹ EUGÈNE DE MIRECOURT, *Les Contemporains : Rothschild*. Nous ne prétendons point, en citant ce recueil, le recommander à nos lecteurs qui doivent être en garde contre l'esprit qui l'anime.

² CHATEAUBRIAND : *Négociations, colonies espagnoles*, LXXXVII

cette fierté dont les premiers chrétiens, dans les arènes, accompagnaient leur salut à César : *Ave, Cæsar, te judicatori salutant*¹.

L'antique métropole de Notre-Dame de Paris, qui a vu le couronnement du César des aigles, a entendu aussi cette fière et émouvante péroraison, où la prophétie se mêle à l'histoire :

"Quand l'empereur Julien s'attaquait au christianisme par cette ruse de guerre et de violence qui porte son nom, et, qu'absent de l'empire, il était allé chercher dans les batailles la consécration d'un pouvoir et d'une popularité qui devaient, dans sa pensée, achever la ruine de Jésus-Christ, un de ses familiers, le rhéteur Libanius, rencontrant un chrétien, lui demanda, par dérision et avec toute l'insulte d'un succès déjà sûr, ce que faisait le Galiléen ; le chrétien répondit : *Il fait un cercueil*. Quelque temps après, Libanius prononçait l'oraison funèbre de Julien devant son corps meurtri et sa puissance évanouie. Ce que faisait alors le Galiléen, Il le fait toujours, quels que soient l'arme et l'orgueil qu'on oppose à Sa croix. Il serait long d'en déduire tous les fameux exemples ; mais nous en avons quelques-uns qui nous touchent de près et par où Jésus-Christ, à l'extrémité des âges, nous a confirmé le néant de Ses ennemis. Ainsi, quand Voltaire se frottait de joie les mains, vers la fin de sa vie en disant à ses fidèles : "Dans vingt ans, Dieu verra beau jeu" ; le Galiléen faisait un cercueil : c'était le cercueil de la monarchie française. Ainsi, quand une puissance d'un autre ordre, mais issue de la sienne à quelque degré, tenait le Souverain Pontife dans une captivité qui présageait la chute au moins territoriale du Vicaire de Jésus-Christ, le Galiléen faisait un cercueil : c'était le cercueil de Sainte-Hélène. Et toujours en sera-t-il ainsi, le Galiléen ne faisant jamais que deux choses : vivre de Sa personne et mettre au tombeau tout ce qui n'est pas Lui"²

Cette énumération appelle un complément, une demande et une réponse

A l'incalculable et prépondérante fortune du maître des rois, le Galiléen prépare-t-il un cercueil ?

Oui, assurément.

Mais fasse le ciel que ce cercueil soit le sépulcre même du Golgotha ! car, à l'entour, le repentir et la richesse pourraient renouveler magnifiquement le plus acclamé des triomphes : celui des larmes et des parfums de Madeleine, la riche juive de Magdala³ !

Tout ce qui précède est extrait du beau travail intitulé : *NAPOLÉON 1^{er} ET LES ISRAÉLITES*, Paris, Lecoffre 1894, mais cette étude sur Rothschild étant trop courte pour notre cadre, l'auteur veut bien nous autoriser à la compléter par un chapitre emprunté à un autre livre, tombé de sa plume aussi savante que féconde⁴.

"Après avoir parlé de l'apostasie contemporaine et de la physionomie spécialement odieuse des fils de ténèbres, l'écrivain expose l'insolence du plan sectaire : insolence du nombre, les peuples se rangeant contre Dieu ; insolence du but, l'homme se substituant à Dieu partout ; insolence dans l'exécution, puisque c'est de la France et de l'Italie qu'on se sert de préférence ; insolence dans le mode d'exécution, les lois, retournées contre Dieu et Son Église. Enfin, il arrive à l'insolence dans les auxiliaires du plan satanique".

Et ici, nous laissons de nouveau parler le savant auteur.

VII. ROLE DE LA JUIVERIE DANS L'APOSTASIE CONTEMPORAINE

Dans l'effroyable plan qui s'exécute, il y a encore l'insolence des auxiliaires.

Julien l'Apostat, lorsqu'il avait voulu détruire la religion chrétienne, avait appelé à la rescousse deux auxiliaires : le paganisme, dont il ranima les fausses divinités, les usages et les fêtes, et le judaïsme, dont il entreprit de reconstruire le temple.

L'apostasie moderne, héritière, en l'agrandissant, du plan de Julien l'Apostat, s'est souvenue des deux auxiliaires. L'aide du premier s'est déployé avec fracas à l'ouverture de la Révolution française, et il est demeuré célèbre, alors que, de 1789 à l'Empire, les coutumes ramenées de Rome païenne, d'Athènes, de Sparte, roulèrent leurs flots de vase impure dans la vie de la nation très chrétienne, et que les bourreaux dansèrent, comme les satyres anciens, sur les corps des prêtres et des chrétiens massacrés ; mais l'aide du paganisme est épuisé, et c'est maintenant le tour du judaïsme, comme auxiliaire de persécution.

Hâtons-nous de dire que la plupart des israélites ne sont pas persécuteurs, que beaucoup même sont animés de dispositions fraternelles pour leurs concitoyens chrétiens, mais que la malveillance invétérée du judaïsme à l'égard du christianisme est persécutrice. En outre, l'imagination d'Israël n'a pas cessé d'être hantée par un rêve de domination universelle ; en sorte que, par ces dispositions innées et traditionnelles de malveillance, et par ce rêve de la domination, tous les israélites participent, bon gré, mal gré, au rôle de persécuteurs adopté par un certain nombre d'entre eux, qui ont pris rang dans les Loges maçonniques, et même les dirigent. Ils font cause commune ; tacitement, ils acceptent cette responsabilité, et la meilleure preuve, c'est que nul rabbin, nul israélite de renom, ne s'est levé pour protester contre la persécution à laquelle les catholiques sont en butte : autrefois, les Papes se sont levés pour protéger les israélites persécutés ; aujourd'hui, pas un rabbin n'a fait acte de reconnaissance. Tout le peuple juif peut donc être considéré, sinon comme appartenant au camp des persécuteurs, du moins comme son allié ; absents du Golgotha, ils n'ont pas démenti le crime de leurs pères, et ils portent le poids du sang ; absents des Loges maçonniques, les israélites honnêtes portent le poids de la persécution contre les catholiques,

¹ Les gladiateurs avaient toujours dit, dans leur salut à César : *Te morituri...* les chrétiens y substituèrent fièrement : *Te judicatori...*

² Lacordaire, 43^e conférence : *Des efforts du rationalisme pour dénaturer la vie de Jésus-Christ*

³ D'après l'étymologie hébraïque, *Magdala*, domaine de Galilée qui a fourni à Madeleine son nom, signifie *magnificence*

⁴ *La Religion de Combat*, par l'abbé Joseph Lémann,, Paris, Lecoffre, 1891. Disponible aux Editions Saint-Rémi.

parce qu'ils n'ont pas encore eu le courage de la blâmer et de démentir leur participation. Satan a regardé ce peuple, et il a dû se dire :

"Je le déteste, il me déteste, et tous les autres peuples le détestent. Je le déteste, parce que de lui est né le Fils de Dieu et qu'il doit servir aux derniers desseins de la Providence. Il me déteste, parce que, malgré notre entente au Calvaire, il demeure contre moi le défenseur de l'unité de Dieu. Et les peuples le détestent, parce qu'il attire à lui tous les sacs d'or. Néanmoins, c'est lui qui va devenir, mieux encore que le paganisme, l'auxiliaire le plus précieux dans la lutte contre le catholicisme que je déteste souverainement... Reprends courage, Satan, il y aura la mêlée des haines!..."

De fait, pour la première fois, depuis Julien l'Apostat, qui avait voulu reconstruire le temple de Jérusalem, le peuple juif est rentré en ligne, appelé positivement par l'apostasie moderne.

Et l'insolence accompagne tous ses mouvements :

Insolence de sa fortune en face des malheurs des catholiques. Quelle joie secrète d'abord, et maintenant bruyante, ce contraste ne lui inspire-t-il pas ?

"C'est notre tour à présent : la revanche du Talmud sur l'Évangile ! Vive 89, notre nouveau Sinaï ! Trop longtemps on a dit : *Sus aux juifs !* ce n'est pas un mal qu'on dise : *Sus aux curés !*"

Insolence dans les complaisances de l'apostasie à son égard. Des ministres de la guerre interdisent aux soldats de la très noble France d'assister à la messe, même un jour de Pâques ; mais pour les juifs qui sont sous les drapeaux, des circulaires datées du Cabinet du ministre, écrites de sa main, enjoignent à tous les chefs de Corps de les laisser aller dans leurs foyers pour célébrer leurs Pâques juives. Les exceptions, les faveurs, les adulations prodiguées aux juifs sont encore plus révoltantes dans les autres ministères. Les patries chrétiennes se meurent, et à cet être sans patrie, leurs dépouilles sont adjudgées !

Insolence de son faste. Hier encore, il était la fable et la risée des peuples, fugitif, sans demeure fixe ; et aujourd'hui, il est installé dans les hôtels somptueux et les palais royaux. Les chasses des parcs princiers lui appartiennent. Les rois se prosternent devant son sceptre. Le P. Lacordaire avait dit, à propos des mœurs qui commençaient à redevenir païennes sous Louis XIV : *Dans la chambre où avait dormi saint Louis, Sardanapale était couché ; Stamboul avait visité Versailles et s'y trouvait à l'aise* ; aujourd'hui ne dirait-il pas en abaissant forcément son magnifique langage :

"La *Judengasse* a visité Versailles et s'y trouve à l'aise ; dans la chambre où ont dormi les rois de France, s'apprête à s'allonger quelque revenant, squelette d'une race flétrie, et si les mariages mixtes continuent à être recherchés par des couronnes de ducs en détresse, les couches royales ne sont plus à l'abri !..."

Insolence dans le ton de ses journaux. Ce n'est pas précisément le ton d'un parvenu, car il a été roi : peuple-roi avec David et le divin Messie ! C'est le ton cruel et hautain d'un humilié resté orgueilleux, et qui se sent redevenir le maître. Quelles injures ignobles et ordurières les écrivains reptiles dont il achète la plume ne déversent-ils pas journellement sur l'auguste Chef de l'Eglise et sur les catholiques ? Et si cette parole qu'on prête à un potentat de la finance est réelle : *Je ne sais vraiment pas comment les petits chrétiens feront pour vivre dans cinquante ans*, quelle insolente domination se prépare sous les ongles des vautours de la finance !

Insolence de ses manières persécutrices. Il y a quelque chose d'étrange dans la persécution contemporaine ; la violence, en effet, ne la caractérise pas, mais la ruse, l'hypocrisie, la ténacité et la patience. "Elle décèle Caïphe" : c'est le frisson général ! Rien n'est précipité dans les coups qui frappent les catholiques, tout est calculé, vil, rampant. La société chrétienne n'est pas exposée dans les amphithéâtres aux tigres et aux léopards, elle est saignée lentement, à la juive. Par une dérision qui fait exulter la secte, ce qui reste du temporel des Papes, le Vatican, était l'emplacement de l'ancienne Juiverie à l'époque où saint Pierre vint à Rome ; or, de connivence avec l'apostasie, la haute Banque enveloppe et enserre le Vatican de constructions insolentes, pour y étouffer la Papauté ; la fumée des usines pénètre dans les jardins du Pape, indice de mépris, et prélude de l'étouffement.

Voilà l'auxiliaire ! le ricanement de Satan et du plan sectaire n'est-il pas motivé : *Tu ne vaincras pas cette fois, Galiléen !*

On sait que lorsque Julien entreprit de rebâtir le temple de Jérusalem, des globes de feu sortirent tout à coup des entrailles du sol et dévorèrent, avec une partie des ouvriers épouvantés, les commencements de l'audacieuse reconstruction. Nous laissons en réserve au Tout-Puissant le secret du feu qui, assurément, fera repentir les juifs francs-maçons ou haineux de leur concours fourni à l'apostasie des Juliens modernes, et ne nous préoccupant que des israélites honnêtes et bien disposés, nous leur rappelons un épisode de leur histoire qui, avec la grâce de Dieu, pourra devenir, pour eux, un phare.

Israël était en marche vers la Terre Promise. Le roi de Moab, en apprenant son passage, fait venir Balaam, devin célèbre des bords de l'Euphrate, comme auxiliaire de sa colère et de ses fureurs. Il lui offre des présents et lui dit : *Venez pour maudire ce peuple, parce qu'il est plus fort que moi, afin que je sente si je pourrai par quelque moyen le battre et le chasser de mes terres*. Alors se passe cette scène fameuse où Balaam, conduit successivement par le roi sur trois hauteurs différentes d'où l'on apercevait Israël campé sous ses tentes et distribué par tribus, bénit chaque fois au lieu de maudire, et prononce ces paroles émues : *Comment maudirai-je celui que Dieu n'a point maudit ? Comment détesterai-je celui que le Seigneur ne déteste point ? Je le verrai du sommet des rochers, je le considérerai du haut des collines... Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ! Que vos tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres : comme des jardins le long des fleuves, toujours arrosés d'eau ; comme des tentes que le Seigneur même a affermiées ; comme des cèdres plantés sur le bord des eaux* (Livre des Nombres, ch. XXIII, XXIV).

O israélites honnêtes et qui n'évitez pas l'augmentation de la lumière, ce Balaam qui a ainsi béni vos pères avec des accents émus et pleins de grandeur a été surnommé le prophète des nations ; tous les prophètes sont sortis d'Israël, un seul excepté, celui-là, et, lorsque, subjugué par l'Esprit de Dieu qui le visitait, il prononça sa prophétie, ses lèvres, à défaut de son cœur, débordèrent en louanges et en bénédictions sur Israël qu'on lui demandait de maudire. Eh bien ! ô israélites debout

dans la justice et pour les desseins de Dieu ! voici venir bientôt l'occasion heureuse de rendre aux nations chrétiennes, et à l'Église leur Mère, la bénédiction qui vous fut donnée au pays de Moab. A l'apostasie qui compte sur votre concours pour l'accomplissement final de l'horrible plan qu'elle a conçu, dites avec magnanimité: *Tu m'as appelé comme auxiliaire de haine! Mais comment maudirai-je ceux que Dieu n'a point maudits ? Comment détesterai-je ceux que le Seigneur ne déteste point ?* Et puissiez-vous ajouter, en apercevant l'Église portant ses campements, comme une sublime voyageuse, à travers le monde, intacte et fière dans sa belle ordonnance, alors que les révolutions bouleversent tous les États, avec l'unité de ses évêques autour du Pape, le dévouement de ses prêtres, l'obéissance de tous ses enfants, puissiez-vous, non seulement des lèvres, mais du cœur, ajouter : *Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ! Que vos tentes sont belles, ô Israël !*

Mais avant que se produise cet acte d'illumination et de magnanimité, par quelles douleurs purificatrices les restes d'Israël et les restes des nations chrétiennes n'auront-ils pas à passer ?

En effet, comme terme final du plan sectaire, se préparent, pour l'humanité, des adorations monstrueuses.

L'homme a besoin d'adorer. Ce sentiment, ce culte, est inséparable de sa nature avide d'être satisfaite. Son être étant fini, borné, ne trouvant pas en lui-même de quoi rassasier ses ambitions ouvertes sur l'infini, il se précipite aux pieds de tout ce qui lui apporte un peu de la plénitude rêvée et poursuivie. S'il est religieux, il comprend que Dieu seul est capable de combler les abîmes de son être, et il n'adore que Lui. Si, au contraire, il est irréligieux, ou même simplement frivole, il éparille et prodigue ses adorations à tout ce qui assouvit ses convoitises et contente ses caprices. Dans les réunions mondaines, on profane ce mot, en trouvant adorables les choses les plus futiles. Bref, l'homme a besoin d'adorer. Or, dès là que le plan sectaire s'acharne à détourner les peuples de Dieu, vers qui, vers quoi, entraînera-t-il les adorations de la multitude ? car les multitudes, elles aussi, ont besoin d'adorer, elles crient : *Cherchez-nous des erreurs ! cherchez-nous des idoles !*

Le plan sectaire y a pensé. Ces idoles ne ressembleront en rien à celles de l'ancien paganisme, car les peuples façonnés par le christianisme sont devenus trop intelligents pour apporter leurs hommages à des simulacres de bois, de métal ou de pierre. Elles seront impersonnelles, par cela même plus difficiles à extirper. Confectionnant ces idoles en rapport avec l'humanité qui doit se substituer à la divinité, le plan sectaire a dit aux multitudes : *Vous adorerez trois choses qui sont les sources de toutes les faveurs et de toutes les jouissances : l'or, la courtisane, le pouvoir.*

IL Y A L'ADORATION DE L'OR. - Jamais les entrailles de la terre n'ont été plus empressées à en fournir, et jamais la soif d'en avoir n'a été plus ardente, plus haletante. Les anciens riraient, s'ils voyaient leurs formules d'adoration reparues, surpassées: On a découvert dans les ruines de Pompéi une boutique avec cette enseigne : *Salve lucro ; la société moderne, aujourd'hui, est à genoux devant cette enseigne. Les juifs dansaient autour du veau d'or : l'esprit du siècle est devenu juif, et, dans le cercle de danse agrandi, tous les peuples, à l'envi, se précipitent, sont entraînés. Rothschild apparaît aux foules comme le prince des bienheureux, et, de tous les temples, nul n'est plus fréquenté ni plus universalisé que la Bourse. Même ceux qui croient à l'Évangile se laissent envahir par la fièvre du lucre. L'Évangile recommande : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et Sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.* Hélas ! on cherche d'abord la fortune, et le royaume de Dieu passe au rang du surcroît. En vérité, depuis la Révolution, l'or est devenu la première divinité démocratique, et pour être admis à baiser le bout de son sceptre, il n'y a pas de bassesse qu'on ne fasse et d'ignominie qu'on ne supporte.*

IL Y A L'ADORATION DE LA COURTISANE. Le Livre des *Proverbes sacrés* contient une recommandation alarmée, dont les gouvernements, alors qu'ils étaient bons, faisaient leur ligne de conduite pour la sauvegarde des citoyens, à l'égal de la sollicitude des mères de famille : *Maintenant donc, ô Mon fils, écoutez-moi, et ne vous détournez point des paroles de Ma bouche, N'approchez point de la porte de sa maison...* Quelle est cette demeure dont les Livres Saints, les mères de famille, les bons gouvernements, conseillent d'éviter les abords ? Celle de la courtisane. Les *Proverbes* ajoutent : *Car les lèvres de la prostituée sont comme le rayon d'où coule le miel, et son gosier est plus doux que l'huile ; mais la fin en est amère comme l'absinthe, et perçante comme une épée à deux tranchants. Ses pieds descendent dans la mort, et ses pas s'enfoncent jusqu'aux enfers (Proverbes, ch. v).*

Or, veut-on saisir, d'un bond de la pensée, tout le chemin que l'apostasie a fait parcourir aux patries chrétiennes ? Qu'on cherche la réponse publique, officielle, éclatante, que les gouvernements donnent aujourd'hui au vieux conseil de prudence : *N'approchez point de la porte de sa maison.*

Quelle est la maison qu'ils désignent à l'interdiction ? La maison de Dieu, l'église ! Si vous en approchez, si l'on vous aperçoit en franchir la porte, votre traitement sera supprimé, votre place vous sera enlevée, votre avancement sera compromis. Par contre, la maison de la courtisane vous est ouverte, vous n'avez pas besoin d'en détourner votre voie. Ainsi s'est établi, stabilisé, ce contraste épouvantable : la maison de Dieu prohibée, la maison de la courtisane favorisée. Au début de la Révolution française, on vit un jour, dans Notre-Dame de Paris, l'autel du Dieu vivant vide, et le trône d'une prostituée placé au-dessus ; après un siècle, ce qui s'était osé dans le temple s'est continué et universalisé dans les mœurs ; les adorateurs sont enlevés à Dieu, et adjugés à la courtisane.

IL Y A L'ADORATION DU POUVOIR. – Dans un État démocratique sans Dieu, l'exercice du pouvoir, depuis le portefeuille du ministre jusqu'à la fonction de garde-champêtre, suscite, et favorise l'entente de la tyrannie et de l'adulation. Pour *arriver*, on consent à de honteux compromis, à d'ignobles promiscuités, à de basses et odieuses mesures contre les gens de bien et l'Église de Dieu.

- *Tu auras ce siège de magistrat, mais tu rendras ainsi les arrêts.*

- *Je rendrai ainsi les arrêts.*

- *A toi, ce portefeuille de ministre, mais t'engages-tu à faire passer cette loi ?*

¹ *Videte nobis errores*, que votre œil voie des erreurs pour nous, procurez-nous des erreurs ! ISAIE, xxx, 10.

- Je ferai passer cette loi.
- Tu seras député, mais tu voteras dans ce sens.
- Je voterai dans ce sens.

Le célèbre évêque de Mayence, Mgr Emmanuel de Ketteler, doué, comme un de Maistre, d'un coup d'œil prophétique, avait annoncé en ces termes, il y a vingt ans passés, la déification de l'État :

"Il y a au firmament un astre nébuleux dont il est difficile de dire s'il croît ou s'il diminue, et, dans ce dernier cas, s'il ne diminue que temporairement pour croître ensuite avec une force nouvelle et exercer sur le monde son action malfaisante. Cet astre, c'est la déification de l'humanité sous la forme du Dieu-État... Il y a eu la déification de l'homme, vient maintenant la déification du genre humain. Or la forme qui s'adapte le mieux à cette déification de l'humanité, c'est la forme de l'État, et c'est là, en effet, qu'aboutissent de nos jours, comme autant de petits ruisseaux, les opinions les plus diverses. Le Dieu-État, l'État sans Dieu, voilà le trait distinctif de l'Etat moderne et, si je ne me trompe, la tendance des sociétés secrètes. Daigne le ciel nous en préserver dans un avenir prochain ! Si nos craintes se réalisaient, ce serait un signe que nous touchons à ces temps de combats terribles dont parle l'Écriture Sainte"¹.

Depuis que ces lignes prophétiques ont été écrites sur le péril de la déification de l'État, les choses ont vite marché : l'adoration de ce monstre n'est-elle pas en train de devenir pratique par les adulations pour l'exercice du pouvoir ? Se livrer corps et âme à l'État ; consentir, pour avoir une charge, à tout ce que demande la secte, voilà une des formes de l'adoration dans une démocratie sans Dieu. On y voit aller et venir des meutes d'ambitieux, semblables à des chiens âpres à la curée, ils se pressent, se succèdent, se culbutent, les derniers arrivés léchant les souillures de leurs devanciers, et tous, comme les chiens qui léchèrent le sang de Naboth le juste, sont prêts à se disputer les lambeaux de l'Eglise catholique !

Adoration de l'or, adoration de la courtisane, adoration du pouvoir ; culte fascinateur, culte lubrique, culte démocratique ; voilà le présent ; le genre humain se prosterne, et la secte applaudit !

Or, derrière cette triple adoration, se prépare une adoration insolente terme final des agissements de l'enfer : laquelle ?

L'adoration insolente de l'Antéchrist.

Si jamais, dans la société, privé plus en plus de Dieu, se présente une personnalité puissante qui récapitule les moyens de séduction inventés par le progrès moderne, et à laquelle le génie du mal, Satan, aurait prodigué les attraits séducteurs tenus en réserve pour le fils de perdition

Si cette personnalité, usant et abusant du suffrage universel, enchante à son char les multitudes, et dispose aussi des peuples par des victoires de conquérant ;

Si, donnant la dernière main à la persécution reprise et étendue de Julien l'Apostat, il enserre plus étroitement l'Église dans des lois hypocrites et féroces, et diminue le nombre des serviteurs de Dieu;

Si, frappés de la puissance extraordinaire de ce potentat, les juifs le reconnaissent pour le Messie temporel qu'ils s'obstinent à attendre, et l'appuient de leur tout puissant crédit, alors que de son côté il les ferait monter au-dessus des catholiques;

Et si, à cette apogée, un pareil potentat, un pareil monstre de puissance antichrétienne, convie et excite les peuples asservis et éblouis à la poursuite effrénée de l'or, des jouissances voluptueuses et des charges de l'État, les distribuant à ses basses créatures : ce potentat, cette personnalité formidable, ne sera-t-elle pas l'Antéchrist ?

Or, ainsi que l'a révélé l'Apôtre des nations, *cet homme de péché AURA L'INSOLENCE DE RECLAMER L'ADORATION : adversaire de Dieu, il s'élèvera jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu.*

Mais, ajoute l'Apôtre, le châtement de cette sacrilège insolence, ne se fera pas attendre : *Jésus-Christ le détruira, par le souffle de Sa bouche, c'est-à-dire avec la plus grande facilité (II Thess., II).*

Ces paroles indiscutables de saint Paul, rapprochées de ce qui se passe et de ce qui se prépare dans les Loges de la secte, absolvent du reproche de témérité nos hypothèses qui peuvent devenir des réalités historiques, de la manière que Dieu sait. Le grave évêque de Mayence termine ainsi le remarquable opuscule cité plus haut : *Christ ou Antéchrist, cette antithèse renferme tout le mystère de l'avenir*².

Aussi quelles actions de grâces ne doit-on pas rendre à Léon XIII, pour avoir prescrit la récitation de cette prière qui se dit à la fin de chaque messe, sur tous les points du globe, par le prêtre auquel s'unissent les fidèles :

"Saint Michel, archange, défendez nous dans le combat; soyez notre secours contre la malice et les embûches du diable. Que Dieu lui commande, nous vous en supplions, et vous, prince de la milice céleste, enveloppant, avec cette divine énergie dont vous êtes armé, Satan et les autres esprits mauvais qui parcourent le monde en tous sens pour perdre les âmes, repoussez-les dans l'enfer".

Lyon.

L'ABBÉ JOSEPH LEMANN.

¹ *L'Allemagne après la guerre de 1866*, par Mgr DE KETTELER, évêque de Mayence, traduction de l'abbé Belet, p. 205, 207, 208. (Gaume, éditeur. Paris.)

² *L'Allemagne après la guerre de 1866*, par Mgr DE KETTELER, p. 205-208.